

JEAN BIÈS

le livre  
des  
jours

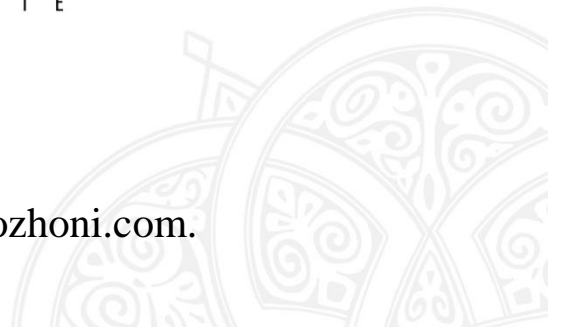
EXTRAITS

JOURNAL SPIRITUEL 1950-2007



HOZHONI  
SPIRITUALITÉ

Disponible en librairie ou sur [www.editions-hozhoni.com](http://www.editions-hozhoni.com).  
920 pages - 25€



1950

Ce jour, *1er juillet*, exact milieu de l'année qui occupe l'exact milieu du siècle, je commence le *Livre des Jours*. Journal.

*Stricto sensu*, je ne doute point d'être le *premier* écrivain de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est bien, naturellement, du seul ordre de la chronologie que je parle !

Il y a la petite mémoire comme il y a la petite histoire: la mémoire qui collectionne les infimes souvenirs existentiels, les aventureux voyages de la pensée, les angoisses, les joies vécues.

Ce journal sera le confident de cette mémoire. Ici seront rassemblés les faits de la vie personnelle, les idées, projets, remarques, encouragements à soi-même ; prières, comptes rendus de rencontres ; faits minutieusement notés et commentés au bas des pages de la vie, dans la diversité complexe qui accompagne chacune de nos heures. Sorte de compilation régulière des tâtonnements, des revirements, des soupirs exclamationnels ou interrogatifs qui sont ceux de toute humaine poitrine ; sorte de testament du souvenir immédiat, ou encore, "concession perpétuelle" accordée à l'expérience de l'instant.

(...)

*Poésie.*

Je passe la nuit, comme dit Sowaïd ibn Kora, "aux portes des rimes".

Mes lunettes se couvrent d'embruns, à lire le "concours de régates", au V<sup>e</sup> chant de l'*Enéide*. Ainsi, précédemment, à la lecture du *Philoctète*, avais-je des élancements dans les pieds.

(...)

Cette antique séparation du genre humain en hommes et femmes m'inspirerait souvent une quasi envie de mourir, et, aux moins mauvais jours, celle d'un poème qui peindrait une angoisse bien connue, mais que veulent effacer de leur esprit la plupart des vivants. Les pudeurs de l'homme et de la femme, respectives, respectables, éveillent en moi la gêne qu'éveille la pudeur même ; intensément je sens alors les différences pour toujours établies entre les deux *espèces* humaines, et j'en suis presque à deviner les façons de voir, d'entendre, de marcher, de dormir, d'apprécier propres à la femme seule, en constatant que rien sans doute n'y ressemble à ce qu'est l'homme, même pas peut-être la substance qui fait leurs dents, leurs ongles, leurs prunelles.

(...)

1952

(...)

Je suis et je vais. Les plaisanteries du monde m'ennuient.

Le jeune homme languit sur sa couche. Réduit à imaginer la fiancée dont il ne sait rien encore : son nom, ses yeux, ses cheveux et leur couleur, sa taille, son caractère, son nom, son signe astrologique. A peine surgit-elle: il la reconnaît, alors même qu'elle ne répond à aucun des traits qu'il lui avait prêtés. Le coup de foudre

balaie d'un revers de lumière toutes les sinuosités d'une rêverie infondée. Sous le trait de l'évidence, toutes les fabulations s'effondrent comme châteaux de pétales.

Dieu se promène dans sa Création, brise légère dans un verger. L'Esprit est subtil, insaisissable ; et c'est pourquoi les cerveaux hâtifs déclarent doctement ou avec dérision qu'il n'existe pas. C'est qu'on ne peut pas mettre d'étiquette sur le dos d'une brise pour indiquer ce qu'elle est.

Avec sa lucidité prophétique, l'auteur de *Fusées*, - titre déjà prophétique en soi,- a décrit ce que serait le chaos de notre temps. Il est curieux de constater que celui-ci étant marqué par la fragmentation et la discontinuité, les visions qu'en a laissées Baudelaire sont elles-mêmes fragmentaires et discontinues.

(...)

Ratures : les graffitis du repentir.

Mesurer la part du vrai dans le contraire de ce qu'on soutient. Cerner la validité du spontané, sa limite. Ce travail ressemble à l'effort de traduction, où chaque mot qu'on pose, chaque correction qu'on risque, chaque effet qu'on hypothèque sont de menus drames de conscience. Voir aussi la marqueterie, qui veut une souple exactitude, un sens parfait des coïncidences, - ouvrage parachevé à la seconde où l'est l'ensemble. Séries d'attentions perspicaces (*acies*), pointillées à la façon de ces petits paysages de Fan K'ouan ou de K'ieou Ying que je viens de découvrir.

(...)

1954

Il y avait dans la chambre un petit objet de fer. Une nuit, en rêve, je le jetai dans l'eau. Au réveil, je remarquai qu'il était rouillé.

Douce, la méditation, comme une promenade nocturne sous les palmes et les orangers, quand pratiquée dans la solitude requise ; une forêt, par exemple, sous l'ombrage de branches étagées, qui nous séparent du ciel et nous y relient. La paix irrigue le corps ; le silence du lieu impose silence au cerveau. Qu'on s'aventure un peu sur les sentiers de la conscience intime, on y retrouvera la saveur de la joie pacifique de l'extérieur qu'on vient de quitter. Là-bas, c'est-à-dire hors de moi, l'air est comme immobile sur l'air ; tout paraît vivre horizontalement. Ici, en moi, poursuivant ma minutieuse introspection, j'explore le même calme étale, ce même sommeil où veille le cœur.

Dans une sérieuse concentration, les mille bavures de la pensée disparaissent, finissent par tomber dans la rivière médiane du silence intérieur. Une bonne méditation est telle une faux convoquant sous l'éclat de sa lame toutes les herbes du champ psychique, d'espèces, formes, senteurs diverses. Elle les lie, jette la gerbe au feu de l'attention. La méditation est comme l'espace épuisant les nuages ; ils affluent en son sein ; une fois rassemblés là, les plus noirs et les plus printaniers, le ciel les accepte, et de sa gueule sans contours, jusqu'au plus petit, les dévore.

*Juillet.*

Gourette. Dans le gave, les branches des arbres pendent et ploient, milliers de pêches à la ligne taquinant le jonc. Peupliers argentés, vernes ; ponts moussus et ruches. Une église ruinée sur un piton cubique. Tours de guet. Troupeaux de porcs dans les bocages.

Le mont Pénémédaa surplombe les masures de Gourette. Brouillards montants. Des volailles courent se réfugier aux auvents. J'ai un côté du visage humide, l'autre, encore sec. Anes, - patounes - et labrits ; moutons porte-laine.

Descente dans ces "injures de l'aer" que sont la brume et la bruine. Etrange de fuir une cime parce qu'il s'y trouve trop de monde ! Traversée d'un village, où se lit ce double effrayant hiatus : "Café et épicerie".

Une cascade, entre deux arbres, comme un œil entre ses paupières. Un arc-en-ciel danse sur la roche ; ses reflets claquent contre les feuillages. Et dans le délire des gouttelettes, froissée, brisée, mystique à plaisir, l'eau s'écroule perpétuellement sur soi, au pied d'une croix en fer plantée là-haut dans le rocher, dont se devine l'incliné.

(...)

J... me demande mes *grands hommes*.

Ceux qui sont plus grands que les hommes : Christ, Krishna, Bouddha. Au-dessous les sages et les saints : Platon, Shankara, Grégoire Palamas ; et parmi les créateurs : Eschyle, Corneille, Hugo, Tagore, Beethoven, Roublev.

Derrière toutes les nostalgies d'espace et de temps, tous les mouvements d'affection et d'amitié, tous les appels d'amour, toutes les imitations du parfait, du beau et du vrai, ce qui toujours se cache sans dire son nom ni ôter le masque, anime, vivifie et fait souffrir celui qui en est le lieu, c'est la constante présence du souvenir de l'Absolu à l'œuvre dans les profondeurs.

(...)

*Grèce encore.*

Les relations de Zeus avec ses différentes épouses, c'est-à-dire ses épiphanies. Ces mortelles immortalisées, ces déesses très humaines, ne sont autres que les puissances de manifestation du Principe. L'hindouisme parlerait plus métaphysiquement des *shakti*.

...S'enveloppant dans son châle, elle faisait que les plis s'en disposent de telle sorte qu'une des fleurs tissées se trouvât toujours à hauteur des lèvres.

## 1958

(...)

La Grèce m'est apparue comme une espèce de folie calme, inventée par d'anciens génies et par eux offerte au vent, aux vagues, aux nuées, une folie apollinienne; en équilibre à la pointe d'un promontoire, entre le délire des flots et celui des chemins torrides ; une ivresse qui déraisonne - posément, frappée par l'excès de soleil.

De toutes les ruines, celles des sanctuaires, des œuvres dédiées au seul Esprit subsistent tant bien que mal : maisons, stades, palestres, bien des théâtres même ont disparu. Tandis qu'Olympie a cédé sous la force des pinèdes, que Sparte n'a su léguer aux siècles qu'un bout de tuyauterie, la colonne des monuments sacrés, gracile pourtant, aérienne, vulnérable, la colonne de Delphes, celle d'Athènes ou du Sounion, l'a toujours emporté sur les dérisions de la haine. Le temple a vaincu le temps.

(...)

Les dieux, qui ont des diamants pour entrailles, ont des musiques pour paroles.

Les dieux s'amuse à faire des ricochets sur la mer.

La mer, c'est l'infini ; les galets, c'est nous. Trois ou quatre tressauts à la surface du temps, éclaboussés de lumière, puis glissement aux abîmes.

## 1960

*Septembre.*

Sarrebourg où l'on me mobilise en vue de l'Algérie est un groupe de sinistres casernes allemandes construites en 1870, où se trouve stationné un Bataillon disciplinaire. Je m'accuse en effet d'avoir écrit des poèmes, récité des prières, lu Kâlidâsa, contemplé des paysages, corrigé des rédactions de sixième, et d'autres forfaits encore moins avouables.

Je ne saurai jamais le pourquoi de cette affectation en Enfer ; ou plutôt, je crois le deviner : mon lieu d'incorporation est Alger. Je suis un rebelle qu'il va falloir mater.

Mais ce serait l'alourdir et le défigurer que de consigner dans ce journal toutes les turpitudes de la soldatesque, l'atmosphère de terreur régnante, la parfaite imitation du camp de redressement, qui n'y sauraient avoir place.

Je suis daltonien. Comme les singes d'Amérique.

## 1961

(...)

*24 décembre.*

Petit sapin de Noël. Confection de bougies. Merveilleux disques. Je songe au Noël de l'an dernier : de garde près de la soute aux munitions, à Sarrebourg, dans le brouillard et le gel, la clarté sinistre et blafarde des projecteurs, faisant des camions alignés des monstres fantomatiques.

J'ai donné à R. un petit poème ainsi conçu :

*Il n'y a pas deux Femmes, trois Grâces, quatre Saisons,*

*Il n'y a pas cinq Eléments, six Jours, sept Planètes,*

*Il n'y a pas huit Paradis, il n'y a pas neuf Muses*

*Comme Toi !*

L'année s'achève sur Alger à raison de vingt morts par jour. Le bruit des voitures couvrant les coups de feu, un homme tombe là simplement, devant vous. Ceux qui ont assisté aux funérailles d'un parent, d'un ami, se disent : "Demain, ce sera peut-être mon tour", et ils ont raison de le penser, même s'ils le pensent sans y croire. L'idée de la mort sent de partout ; on a des familiarités avec elle. On laisse les cadavres des heures durant sur les trottoirs, dans les poses les plus excentriques, comme ils sont tombés. Au sortir de l'église, tels ont été mitraillés, qui ont roulé sur les marches, venant de communier.

L'anecdote suivante m'a été contée : "On dirait un coup de feu", dit une femme, se tournant vers son mari. Celui-ci s'écroule au même instant à ses côtés.

Des nuits entières dialoguent les rafales.

1962

(...)

27 mars.

Ciel bas. On apprend la nouvelle : la fusillade de la rue d'Isly, hier, à 15 heures, par des soldats français, sur ordre de Paris. Nous étions consignés. Pour me rendre courage, j'écrivais, "Psaume dansant".

Tout est craintes, rumeurs, démentis. Après la fusillade de la Grande Poste, on a vu des bouquets, des gerbes déposés sur les flaques de sang et les vomissures de cervelles.

Mon seul temps de "répit" et d'"intelligence" est la lecture partielle de quelques spirituels chrétiens, - Donne, Merton, Silesius, - et la *reconnaissance* d'une plus-que-sœur, Rolande. L'odeur du sang qui coule appelle le parfum de sainteté et l'amour qui manque.

Où est souffrance est Christ. L'Évangile rapporte de lui, qu'il rompit le pain, et c'est ensuite seulement qu'il déclare : "Ceci est mon corps". Le corps du Christ est un corps rompu, brisé, séparé. C'est la version, par le haut, de la dualité ; par le haut, car cette dualité n'entraîne pas l'opposition mais elle est en réalité partage et communion ; elle est la dualité *sauvée*.

Le stupide adjudant Pagès. Avec lui, il faut travailler "trente-six heures sur vingt-quatre". Parmi ses tics verbaux, celui-ci n'est pas sans panache : "Pour si au cas où..." Il se risque à des périodes de ce genre : "votre attitude dénote un reflet qui engendre dans le Service une source de réaction de chaîne".

1967

(...)

J'ai fui l'enfer littéraire, les salons, les chapelles, les coteries, leurs fadaïses ; je ne me suis pas senti de taille à être à ce point mesquin. Circuler pour faire des courbettes, c'est deux fois perdre son temps. Sonner aux portes, féliciter pour une plaquette reçue qu'on trouve en soi stupide et plate? Je songe après Sainte-Beuve à tous ces auteurs oubliés au fur et à mesure qu'ils font parler d'eux, broyés dans le Devenir littéraire universel.

Il peut venter, geler, neiger, les volets peuvent battre, la maison frémir de toutes ses vertèbres. J'ai pris encre, plume et papier : je travaille. Le soir peut venir, le feu décroître, minuit sonner : je travaille. Les causes ennemies peuvent l'emporter, les intrigues, les puanteurs : qu'importe ? Je travaille. Les pires dangers d'incertitude, l'absence de tout avenir peuvent rôder, nous enserrer : je travaille et je prie. (...)

*Le manteau de saint Martin.*

Un vieux poète de l'ancienne Chine, Wu Tchio Tsi, qu'on surnommait "l'Ermite sauvage", parle d'un pauvre, Sun Po, qui n'avait qu'une fourrure. Il fait bien froid dans cette province ! Il a pris la fourrure pour en couvrir ses enfants, le matin, et le soir, il en couvre son épouse. "*Quel dommage, commente le poète, que tous n'aient pas un seul corps !...*"

*De la littérature.*

*Pericula mea.* Ils ont du talent ? Je vais dire folie, moi aussi ; ils sont jeunes ? Je le suis. Cinq fois, j'ai proposé *Empédoce* aux éditeurs, et six fois, la *Cymbale du Monde*. Trois fois, j'ai fait rencontre d'escrocs. J'ai souvent tenté, en vain, de quitter mon métier. J'ai proposé à des revues des articles qui, une fois corrigés, n'ont pas été publiés, des poèmes qui ne l'ont pas été. Rencontres, correspondances demeurées sans écho, démarches, labeurs ; fatigue, veilles répétées, nuits de découragement, maux de toutes sortes. Indifférence générale.

S'il faut me glorifier, c'est uniquement de ma faiblesse.

Pourquoi j'écris ? - "Que chacun, dit saint Paul, marche selon la part que le Seigneur lui a faite, selon l'appel qu'il a reçu de Dieu "..., car "chacun tient de Dieu un don particulier, l'un d'une manière, l'autre de l'autre." Est-on si loin de la notion de *svadharma* ?

S'engager à écrire, c'est à plus ou moins long terme, à majeur ou moindre degré, s'engager à souffrir, à mourir, à être trahi.

(...)

*La cellule sous le toit.*

Me voici de nouveau, en ce matin de mai, installé sous le toit d'ardoise de la cellule que j'ai baptisée « l'Esplumoir » en souvenir de la demeure aérienne de Merlin. L'escalier qui y mène, je ne fais toujours que le monter. J'ai retrouvé la table devant la fenêtre ouverte. D'une main molle, j'ai chassé deux couples de chauves-souris. J'ai de quoi humer du santal tout le jour. Ce soir, j'allumerai une chandelle. Je me suis enfermé dans une vieille *djellabah* que j'avais.

De là-haut, je vois l'éventail de tous les verts. Délire immobile des branches, senteurs, oiseaux lâchés de la main créatrice comme des étincelles de plumes. Telle est la paix et telle la bénédiction qui descend que l'on n'a rien d'autre à faire qu'à remercier. Les deux noyers, dont maintenant se rejoignent les branches se transportent par effraction dans la chambrette, à moins qu'ils l'attirent à eux de tous leurs oiseaux. Plus loin, la prairie à foins dévale la colline, avec ses traînées de fleurs, ses pommiers ralentis de gui, ses cerisiers sauvages et ses avoines brillant dans l'humide tiédeur. Le silence n'est semé que de quelques archipels sonores : le chant fiorituré du merle, l'enrouement laborieux d'un coq, la danse, un instant affolée, d'une sonnaille.

J'ai passé la main sur la rame, broyé l'encre. Heure solennelle, émouvante, angoissée. Des volutes intimidées se risquent d'abord sur la page, des vrilles souples et faciles, la flexibilité houleuse d'une lettre ; toute seule, cette excroissance feuillue ; l'esquisse d'un accent qui va de travers ; et voici la virgule pédiculée, les gémées qui se courent après , le cercle inachevé de l'O, où s'engouffre une ruade de blanc, l'orgueilleuse croix du T sur les pentes neigeuses d'un crâne illimité, l'énorme rotondité d'un point qui monte dans la nuit polaire : j'écris.

1968

(...)

La grange est la perle dont ce paysage est l'écrin, mais elle est elle-même l'écrin dont cette femme est la perle.

Si R. n'occupait l'immobile moyeu qui fait tourner la vie, ni cette maison, ni cette prairie, ni ces collines, ni ces monts, là-bas, ne seraient. Ces monts ne seraient que rocs, ces buissons, qu'épines, ces oiseaux, que becs. Sans sa présence discrètement œuvrante, quels yeux me feraient voir le monde et me la feraient voir elle-même ?

"Sept années lui parurent comme un jour, tellement il l'aimait", dit la *Genèse*. Son portrait, l'*Ecclésiastique* l'avait tracé avec plusieurs millénaires d'avance et la précision d'un crayon visionnaire. "Le prix de la femme vaillante l'emporte de loin sur les bijoux. Le cœur de son époux trouve en elle la paix. Elle le rétribue de bien, non de mal, tous les jours de sa vie. Elle se procure de la laine et du lin et fait ce que désirent ses paumes. Elle est comme un vaisseau marchand, qui de loin amène les vivres. Elle se lève, qu'il fait encore nuit, donne provende à sa maison. Elle rêve d'un champ et l'acquiert ; du fruit de ses paumes elle plante une vigne. Elle ceint d'énergie ses hanches, arme ses bras de vigueur. Elle sent que ses affaires prospèrent. Sa lampe ne s'éteint pas de la nuit... Elle déploie sa paume au malheureux, sa main s'élance vers le pauvre... Vêtue d'énergie et de magnificence, elle sourit au grand avenir. Elle ouvre la bouche avec sagesse, les mots d'amour sont sur sa langue. Elle surveille les sentiers de sa maison. Elle ne mange pas le pain de l'oisiveté. Son mari se lève pour faire son éloge...".

Pas un mot n'est à changer. On dira que cet éloge vient du fait que son mari l'aime, est aveuglé par sa subjectivité. Mais alors, comment se fait-il que dès que R. paraît quelque part, il se fait comme un frémissement de surprise et d'intérêt, qu'on y sent quelqu'un de *différent*, par rapport à qui les autres femmes de l'assistance ne font pas le poids, sont d'une insuffisance éclatante, sans pourtant lui en vouloir, en être jalouse, à cause de sa



gentillesse et de sa simplicité ? Ce que j'écris là, tous ceux qui la connaissent en pourraient témoigner. C'est sans doute cela que l'on nomme l'"aura".

C'est un peu comme si nous nous rencontrions une nouvelle fois afin de continuer une œuvre entreprise il y a très longtemps, aux origines du monde peut-être, mais dont telle est l'ampleur qu'il y faut des milliers de vie.

(...)

15 décembre.

Trentième visite d'élèves de cette année mouvementée, troublés par ce qui s'est passé et venant consulter le professeur qu'ils croient plus avisé : Claudette Cancé, Christian Palu, Christian et Jean-François Malterre, Geneviève Marsérou, Christian Lascourèges, Maryse Lafon ; tous pris entre Marcuse, le Pape, Sartre, Guénon, mais animés de la volonté d'y voir clair et d'agir au plus clair, au plus juste.

Leur "guide", François Bayrou, témoigne d'une étonnante précocité, d'une maturité politique : il a deux ans de moins que ses camarades. Il sait l'art de voir les choses de haut, par-delà les mesquineries paralysantes. Il ne cache pas qu'il veut aller loin.

En ces derniers jours de l'an, trois cosmonautes américains sont partis pour tourner autour de la lune. *Signe des temps*. J'y vois d'abord le mouvement d'extraversion contraire au mouvement spirituel, qui consiste à monter au plus profond de soi, en décrivant une orbite autour du Cœur, avant d'y pénétrer : les cosmonautes vont aussi loin d'eux-mêmes que les spirituels avancent loin en eux-mêmes et au-delà. J'y trouve aussi le symbolisme du *pitri-yana*, en rapport avec le "courant des formes", et j'y constate en outre la "suppression de l'espace" : la fusée *Apollo 8* atteint des pointes de 40.000 km/heure. Quand la cosmologie hindoue enseigne que les âmes des morts se dirigent vers la lune, elle suggère entre autres l'idée de "l'incommensurable solitude" par laquelle passent ces âmes ; Schuon voit dans la Lune matérielle "le symbole, comme il dit, de l'absolu dépaysement", et considère les voyages dans le ciel astronomique comme équivalant psychologiquement à la mort.

Tel est l'événement du siècle qu'il dépasse de beaucoup sur toutes les ondes de l'information l'anniversaire de la Nativité, de plus en plus enfoui dans une *aura* légendaire, et mis, cette année, au tout second plan. Cependant, du haut des cieux, l'un des cosmonautes a lu aux hommes de "la bonne terre" le début de la *Genèse*, et appelé sur eux la bénédiction divine. C'est ainsi, peut-on dire, que dans cette manifestation de la *subversion* même, - politique de prestige, triomphe de la technique, etc., - Dieu parvient encore à se faire entendre malgré tout, et choisit l'un de ces hommes pour lire aux hommes le Livre de vie !

S'il leur était arrivé malheur sur le chemin du retour, le monde entier aurait évidemment crié à l'injustice et se serait dressé contre le Père des miséricordes pour n'avoir tenu aucun compte de la piété des cosmonautes. Mais qui se serait avisé que Dieu n'a jamais demandé aux hommes de monter *ainsi* dans le ciel ?

(...)

1976

Grippe et fièvre. La pluie tisse les airs, continue et serrée. L'oreiller, montagne caverneuse aux plis compliqués de lichens. Il pleut sur la montagne des sueurs. Grisâtre, un crépuscule coche les draps de sa tiédeur. L'eau me marche dessus.

Loi d'inertie. Loi d'ineptie.

(...)

*Sbrî Aurobindo.*

L'oreille aux portes du futur, Aurobindo a perçu le lointain bruissement de l'humanité qu'il attend.

Une œuvre en forme de nuées. Le flou qui lui est reproché vient de ce que plus on considère de loin une chaîne de montagne, plus les formes en sont imprécises.

La grandeur visible et connue de Gandhi est qu'il a ranimé la notion supérieure de non-nuisance.

Mais une autre grandeur est en lui, qui a consisté à faire de la chose politique une expression de la spiritualité. La véritable raison de son assassinat, fût-elle inconsciente, pourrait être là.

*Mars.*

(...)

L'avion *Concorde* relie Paris à New York en six heures. C'est le temps qu'il a fallu à une limace qui, partie le matin de la cuisine, vient d'arriver à 13h20 minutes au bord de la citerne, en paraphant l'espace d'un mince filet d'argent.

Pour le bicentenaire de l'Amérique, un homme de cent trente-quatre ans, disent les journaux, a conduit, je ne sais plus dans quel Etat, (et je ne sais pas en quel état), le défilé commémoratif. Ce jeune dernier est né en 1842, peu après les *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe, la même année que Mallarmé, deux ans avant Nietzsche et Verlaine, douze ans avant la guerre de Sécession. Cette année-là mourait Stendhal, Hugo composait les *Burgraves*, Wagner, le *Vaisseau fantôme*, Balzac trouvait son titre de la *Comédie humaine*. Chateaubriand vivait encore, Baudelaire avait vingt ans.

Tandis que le plus-que-centenaire menait le défilé, naissait Fleur, la fille de Kakly. Ainsi, et quoique ce soit là un cas évidemment limite, se trouvent contemporains un vieillard qui fut contemporain de ceux que je viens de nommer, et un enfant qui aura vingt-quatre ans en l'an 2000. Cette intersection des destins servant de pont entre deux rives si éloignées du temps et reliant ensemble tant de générations a quelque chose d'incroyablement vertigineux.

(...)

20 août.

J'achevai, hier, ma lettre sur Katmandou, qui fait allusion aux fourmis servant à fermer les plaies. Aujourd'hui, en promenade au Pont d'Espagne, une fourmi rouge, plus énorme et hardie qu'il n'est permis, me mord le dessus du pied. (Il y en avait partout en cet endroit, sous les herbes...)

Orient et littérature policière : les romans de Jean Bruce : *Cinq gars pour Singapour, Gâchis à Karachi, Double bang à Bangkok*. Le curieux dans ces titres, c'est qu'ils constituent des paronomases, fondement même de tant de poésies orientales, figure de rhétorique privilégiée en sanskrit.

Qui nous donnera la trilogie policière qui s'intitulerait par exemple : *Balle à Bali ? Bombe à Bombay ? Réponds, dis, chéri ?*

(...)

15 novembre.

Ramsès II est en visite officielle à Paris : il vient faire soigner sa momie, menacée de destruction. L'illustre Pharaon risque de mourir une seconde fois.

Au moment de son arrivée, l'acteur Jean Gabin décède, dont les cendres vont être jetées au large de la Bretagne. Son corps n'aura subsisté que quelques heures après sa mort. Celui du roi d'Egypte a déjà survécu trente-deux siècles à la sienne.

Chassé-croisé funèbre.

(...)

27 décembre.

Mircea Eliade, *Fragments d'un Journal*, qui rendent l'austère historien des religions comparées plus accessible à ses lecteurs. Il appartient avec Vâlsan, Gheorghiu, Ionesco, Cioran, à la petite élite roumaine réfugiée en Europe occidentale. Je me sens très proche de lui en plusieurs endroits. Il note par exemple: "Il me semblerait m'être volé moi-même si je laissais passer une journée entière sans avoir écrit une seule ligne". Juste remarque sur les icônes épargnant aux Orthodoxes le "fétichisme anthropomorphique" où sont tombés les Catholiques avec leurs crèches.

A la suite de Du Bos "j'ai toujours préféré le livre que je projetais à celui que j'étais en train d'écrire". Eliade vit avec la peur que l'érudition universitaire ne détruise ses facultés créatrices. Son autre crainte: qu'une guerre ne vienne interrompre la publication de ses livres ; d'où l'imprudence d'écrire trop d'ouvrages à la fois sans en achever un seul. A quarante ans, pour la première fois de sa vie, "j'ai pu, écrit-il, me *voir et accepter* comme un raté...".

Ses remarques sur l'illusion de la nécessité de répondre par son œuvre au moment historique dans lequel on vit: "J'essaierai de répondre comme l'ont fait le Bouddha et Socrate: en dépassant leurs moments historiques, et en en créant d'autres, ou en les préparant". Il y revient plus loin : Pour un "créateur" le chemin qui mène *vers les autres* ressemble au chemin suivi par les prophètes, les saints, les maîtres spirituels comme Socrate ou Milarépa". Le "créateur" *doit* résister à l'appel des grands idéaux sociaux, à la tentation du don de soi, - pour une œuvre plus haute, aux effets moins immédiatement visibles. Au reste, cet engagement repose sur un

chantage: la peur d'être jeté dans "la poubelle de l'histoire", celle de comparaître devant un tribunal populaire qui incarne "l'Esprit du Temps".

Je partage encore son impression d'avoir été en Inde pour y retrouver le modèle d'un "homme universel" qui tranchât avec l'humanisme provincial. La leçon qu'il tire de son expérience à propos du chat qui l'agace toute la nuit: "L'accomplissement de soi ne s'obtient qu'en résistant aux impulsions spontanées de la vie, et par un comportement exactement opposé aux exigences de la "vie"... Quand je suis parvenu à aimer le chat tel qu'il était, je me suis senti un autre homme".

## 1984

12 janvier.

Voilà trente ans que je connais R., depuis ce jour hors des jours où je franchis le seuil du *Lotus d'Or*. Vingt-quatre ans que nous sommes mari et femme. Les bilans périodiques aboutissent au même constat ; celui d'une idéale, parfaite et indéfectible union : profondeur, tendresse, harmonie, en tous points accord et entente, jusque dans les détails du vivre. Quelques heures de séparation, et déjà les atteintes d'un état de malaise. Cristal sans paille, amour sans envers, même si cela défie les lois psychologiques qui veulent que les disputes soient un ciment du couple. En vain lui chercherais-je une ride.

R. est l'être que j'aurai le plus aimé, l'être qui m'aura le plus aimé. L'être qui jamais ne m'a déçu ni blessé. Sans sa présence aimante, aussi discrète qu'efficace, sans son soutien de tous les jours, je n'aurais jamais pu écrire aucun de mes livres. J'aurais seulement voulu être un écrivain plus connu, non par vaine gloire personnelle, mais pour divulguer le nom et la qualité d'être de cette femme d'exception. Il est vrai que le réellement profond demeure à jamais secret.

Dans mon livre sur les *Femmes d'éveil*, je distribue entre plusieurs des apports qui ne viennent à peu près tous que d'elle ; et ceux-ci continuent, bravant la loi d'entropie.

Hantise du temps ailé... A peine nous retournons-nous, des nuées de souvenirs se lèvent maintenant sous nos regards. Ce total bonheur, ce bonheur comme implacable se découvre une ombre : l'échéance qui est celle de toute chose humaine. Marie-Louise von Franz explique que les défunts peuvent attirer les êtres qui leur étaient proches ; elle montre que l'énergie psychique investie dans une intense relation affective produit de dangereux effets lorsqu'elle ne sait plus sur qui se porter et tombe dans le néant, se découvre sans objet... A moins qu'à jamais unis par une force qui nous dépasse, nous le restions dans l'au-delà d'une façon subtile, comme on le dit de certains couples, dont l'amour a vaincu la mort.

Orwell a-t-il connu la science des lettres hébraïques ?

1984 est l'année juive 5744, (du 8.9.83 au 26.9.84), soit *tachmad*, "la nuit qui vient". De la racine SCHMD, idée de désastre, catastrophe, angoisse, (*Michée*, V, 13; *Samuel*, XXIV, 22; *Isaïe*, XIII, 9).

(...)

2 avril.

*Intellectuels* : variété d'individus mi-humains, mi-animaux, portant lunettes et cartables ; à deux pattes et plusieurs langues venimeuses ; généralement assez naïfs pour se croire indispensables ; les premiers et les seuls à détenir la vérité ; amateurs de logomachies et fabricateurs de systèmes ; défenseurs de causes perdues d'avance ; engeance insupportable à elle-même, et dont le "Notre Père" demande judicieusement de nous délivrer.

Jacques Brosse me dit qu'au monastère de Sumadéra (Japon) est encore visible une tablette qui concerne un certain prunus. L'auteur, ayant fait l'éloge de ses fleurs, conclut : "Quiconque aura coupé une branche de cet arbre, un doigt lui sera confisqué". Que dirait-on des Soviétiques qui, en 1962, menaçaient de détruire le Parthénon ? Car n'est-ce point une œuvre tout de même supérieure à l'arbre le plus beau que cette main de pierre ouverte sur le ciel ? Une seule des colonnes du Parthénon détruite, à combien de doigts Yoshitsuné l'estimerait-il ?

Yeux mi-clos, la chatte tricote ses phantasmes.

Ne pouvant rien sur le présent monde, tâcher de faire en sorte que le présent monde ne puisse rien non plus sur nous. Ou le moins possible.

Somme toute, entre canaille et racaille, il n'y a que la différence d'une ou deux lettres. On peut donc fort bien parler de la racaille politique, commerciale, intellectuelle, artistique, journalistique, éditoriale, bancaire, juridique, médicale, sportive, cléricale.

(...)

29 octobre.

*Apophatisme*. Véritable déshabillage de la divinité, par une série d'éliminations, de soustractions, de réticences, de litanies à l'envers, si l'on peut dire, d'involutions du langage. Retire à la divinité au lieu de lui ajouter ce dont elle n'a que faire. Lui retire tout ce qui la recouvre d'écorces, de surcharges, d'inutilités mentales, de fioritures vainement décoratives.

La danse de Salomé ôtant ses robes successives. La divinité n'est vêtue ni de percale ni de taffetas ni de velours ni de brocart, ni de soie ni de satin, ni même de mousseline ; elle est nue (anagramme de une) ; comme l'est l'Empereur du conte d'Andersen, cet auteur initiatique malgré lui ; et pour s'aviser de cette nudité, il y faut un regard d'enfant. Ainsi fait la nature qui, dans la première moitié de l'année, procède par ajouts successifs, énumère et multiplie ses manifestations et ses attributs – le *cataphatisme* – et qui, dans la seconde, se dépouille de tous ses attraits, pour ne plus laisser sur un ciel sans couleur qu'un simple rameau effeuillé.

Se dénuder de tout ce que l'on n'est pas pour se revêtir de la seule Vacuité comme manteau d'investiture, d'une virginité qui sera Plénitude seigneuriale.

Tendre vers le point ultime qui est totalité, vers ce "Je suis" que je suis, et qui n'est autre que le "Je suis qui je suis".

Avec tant d'heures de cours surajoutées, je me demande comment j'ai pu écrire ces pages et ces pages, au point que j'ai bien des fois soupçonné la fée Mélusine de travailler à ma place, chaque nuit, comme elle en avait l'habitude dans ses constructions magiques.

(...)

Un léger brouillard enveloppant la maison comme d'une soie tutélaire où se calfeutre le silence, une feuille jaune dans la forêt, comme un point apparent dans une étoffe cousue, la pointe d'une mousse reverdie, un frissonnement humide évoquant un autre temps : l'automne méticuleusement s'instille.

...Il sentit la main d'une femme belle comme une déesse se poser sur son épaule, et une voix douce lui dit : Viens !... Il se retourna mais ne vit rien : il était mort.

## 1996

(...)

*30 novembre.*

Anniversaire de R. Comme l'écrit Paule Salomon, "la femme-soleil est belle, même lorsqu'elle est âgée". Elle se situe dans la permanence.

*6 décembre.*

Avec moi, Marie-Magdeleine Davy déplore les sourires obligatoires que doivent afficher les photographies des collaborateurs de revues à prétentions spirituelles, et qui lui rappellent les ânes de son enfance, qui, lorsqu'elle leur flattait la tête, soulevaient leur lèvre supérieure. Pour les naïfs - les lecteurs de ces revues ou certains d'entre eux, - pour les collectionneurs de dentures, ces hommes et ces femmes aux larges décolletés labiaux ont trouvé la Vérité, l'Absolu, la Délivrance, d'où leur rire. Il convient donc de leur faire pleine confiance, de courir leurs stages, moyennant toutes les finances qu'ils exigeront. Hélas ! Aucun de ces hommes et de ces femmes n'est libéré de quoi que ce soit ; beaucoup sont loin de l'être ; et ces galeries d'hilarités ne sont qu'arrivisme et démagogie.

## 2001

*12 mars.*

Se mettre entre parenthèses en pensant ouvrir la première et en négligeant de fermer l'autre : c'est suffisant pour se faire déjà oublier.

En parlant par paraboles, Jésus livre certains secrets tout en ne les livrant pas. Il révèle certaines réalités métaphysiques, tel le Royaume des Cieux, tout en les préservant sous une couverture de symboles et d'analogies.

Ainsi, ces vérités sont livrées sans être profanées. Lumière, oui, mais tamisée. Les yeux qui ne voient point peuvent du moins entrevoir ; ce qui est déjà un début de miracle, sinon une grâce.

(...)

11 septembre.

La catastrophe apocalyptique des tours du *World Trade Center* à New York, percutées par deux *Boeing* 767. La nouvelle s'est répandue en quelques instants. Je l'apprends à 15 heures 30, par la radio qui interrompt son programme.

14 septembre.

Après s'en être pris aux deux statues géantes des Bouddhas d'Afghanistan, les *talibans* s'en sont pris aux deux tours géantes de Manhattan. Cette obsession du binaire, chez des obsédés de l'Unité divine... Les photographies et les films montrent une ville "stupide" au premier sens du terme, pétrifiée, vitrifiée par la stupeur. Les documents nous montrent des torrents de suie, des boules de feu, des chutes de neige noire, des panaches de fumée, des débris qui tombent, des structures qui s'effondrent, des hommes qui sautent dans le vide comme des virgules ; et dans cette double fournaise, des milliers de vies humaines (trois à quatre mille, dit-on) dont rien ne reste, pas même la cendre. Avec elles sont parties des tableaux, des tapisseries, des sculptures de Rodin. Le travail de deuil pourra-t-il se faire sans les cercueils, les reconnaissances de cadavres, les tombes ?.. Le kérosène des avions brûlant à plus de 800 degrés a fait fondre jusqu'à l'acier. Ces bombes volantes ont elles-mêmes fait en leur sein deux cent soixante-six morts. Une indescriptible panique a suivi les faits, continuant de faire de nouveaux morts, parmi les pompiers surtout. On ne saura jamais tout de la réalité ; les ruines se sont définitivement refermées sur leurs secrets d'horreur.

L'énormité de l'événement prouve la volonté concertée de détruire l'Occident à travers deux de ses symboles les plus imposants, les temples du commerce à New York et le sanctuaire de la guerre à Washington ; elle prouve aussi l'impuissance des services secrets américains, des parades contre l'agression aérienne, des prévisions sur l'internationale de la terreur ; une impuissance qui pourrait ressembler à une faillite.

Comme le XX<sup>e</sup> siècle avait réellement commencé avec la guerre de 1914-1918, le XXI<sup>e</sup> aura commencé ce 11 septembre 2001 ; il est à penser que le terrorisme n'a pas dit son dernier mot, et que ce siècle connaîtra d'autres épouvantables *auroras*. A voir ces deux piliers de métal ainsi réduits, le souvenir vient immédiatement à l'esprit du Colosse aux jambes de fer et aux pieds d'argile, vu dans un songe par Nabuchodonosor et interprété par Daniel.

Faut-il parler d'un monde religieux s'en prenant à un monde sans Dieu ? Ce serait trop simple. Il s'agit bien plutôt du choc d'une religion dévoyée et d'une absence de religion. Ceux qui dénoncent le Grand Satan américain offrent eux-mêmes les caractères des "saints de Satan", mais le Grand Satan qu'ils dénoncent n'en existe pas moins. Le manichéisme inverse de G. W. Bush est tout aussi faux que l'autre : les Etats-Unis ne sont pas le Bien absolu, il s'en faut. L'insolente richesse des Etats-Unis, leur puissance dominatrice, le déferlement planétaire de leur matérialisme sont d'inespérés prétextes pour justifier les pires ripostes de la part de la paupérisation mondiale et des singularités nationales.

Le choc de deux cultures ou de deux civilisations est une expression totalement inadéquate. Ni le mercantilisme d'outre-Atlantique, ni le terrorisme islamiste ne sont des cultures ou des civilisations. Le choc de deux anti-cultures serait plus juste. Samuel Huntington se trompe. Simplement, peut-il s'agir d'un moindre mal

agressé par un mal absolu. Mais S.H. a raison quand il nie l'avènement d'une civilisation universelle dans le bonheur d'une démocratie libérale, et prévoit plutôt de nouveaux conflits à partir du bloc islamique.

Fanatique, le fou qui jouit de mourir au nom du *Koran* qui ne lui a jamais rien demandé de tel, en vue d'un paradis réservé non à ceux qui tuent les autres, mais sont tués par eux ; le fou qui ne se contente pas de vous tuer, mais se tue lui-même avec vous. Il se jette dans le paradis : horreur ! C'est l'enfer !

L'attaque-suicide n'est point l'œuvre du désespoir ; elle est le cri de la haine, - cette impuissance, cette perversion. Le terrorisme apparaît comme cette nouvelle forme de guerre qui n'a ni champ de bataille, ni convention, ni visage, ni héros. Avec ses kamikazes multipliés, il risque d'avoir la vie longue, à moins que ne vienne le supplanter la guerre bactériologique, cette fanfreluche pour dégénérés.

(...)

24 décembre.

(...)

Une des dernières images télévisuelles de cette année aura été l'apparition de Philippe Sollers, ce maoïste-papiste, tenant du structuralisme, de la linguistique saussurienne et de la "scription opérante", qui aura passé sa vie à se renier et à remettre perpétuellement en question l'acte d'écrire.

L'émission le montre s'avançant dignement sur une scène, s'agenouillant ostensiblement et se mettant à ouvrir un énorme livre, qu'on croit être la Bible. Il s'agit en réalité de l'Annuaire, qu'il se met à psalmodier, égrenant d'une voix monotone et monacale les noms et les numéros téléphoniques des abonnés, avant de se relever enfin pour déclarer que cette méthode valait bien toutes les prières répétitives qui servent au salut de l'âme.

## 2002

L'événement du 11 septembre 2001 n'a pas fini de hanter les esprits. Curieusement, les deux 1 de cette date annonçaient déjà, et préfiguraient le profil des tours incriminées. Les deux colonnes d'Hercule se trouvent inscrites sur le dollar, (lesquelles se retrouvent, mais à l'horizontale, comme gisantes, dans l'euro).

Ce chiffre 2 est bien relié à l'argent par le "billet vert" ; mais il rappelle aussi le dualisme occidental.

*Des guirlandes du silence*

*le vent harnache les clameurs.*

(...)

## 2004

30 décembre.

Le tsunami, né d'un tremblement de terre sous-marin à Sumatra, s'est déroulé jusque sur la Corne de l'Afrique, en dévastant sur son passage les côtes de Thaïlande et de l'Inde, les Andaman, les Nicobar, les Maldives, Shri-Lanka. Une vague géante, une muraille d'eau déferlant à mille kilomètres à l'heure. Le phénomène



aurait légèrement influé sur l'axe de rotation de la Terre. On en est au bilan provisoire de deux cent mille victimes, et des milliers de disparus.

L'affreuse dévastation que nous apportent les images, l'immense souffrance de tous ces gens hébétés, délirants dans l'odeur des cadavres dont plus rien n'est identifiable; le désespoir des orphelins ; les couples à jamais séparés ; les blessés sans soin ; les maisons effondrées ; les bateaux échoués à la cime des arbres.

Les éléphants avaient pleuré ; ils s'étaient éloignés des rivages. Chiens et chats les avaient suivis, percevant avec eux les infrasons ; avaient gagné l'intérieur des terres. Singes et oiseaux n'avaient eu nulle inquiétude à se faire, volant au-dessus des forêts ; non plus que les chauves-souris. Les humains étaient beaucoup plus démunis.

Il y a de vagues souvenirs de tsunami à Nice, à Alger. Les Grecs les connaissaient, dont ils ont versé le dossier dans la mythologie. Dans *Phèdre*, Acte V, avec son économie ordinaire, Racine décrit un tsunami, qu'il doit à Euripide. (Celui de Pradon est ridicule.) Il n'est pas jusqu'au reflux qui ne soit mentionné : "*Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*" Le dessin de Hugo, *Ma Destinée*, sorte de réplique de *La Tempête* d'Hokusai, n'est pas sans rappeler le même effrayant phénomène.

2005

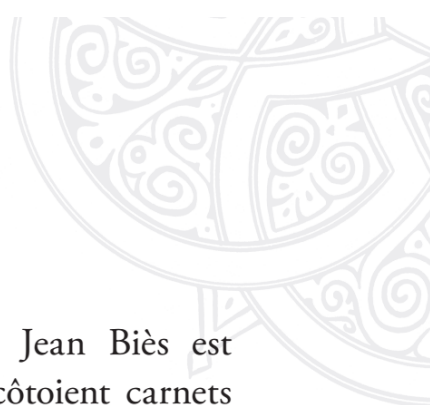
(...)

17 novembre.

Ceci mérite d'être médité.

Celle que j'ai nommée l'*Initiatrice* continue, à son insu, de jouer ce rôle. Mais en m'apprenant désormais autre chose : la patience, l'humilité, la douceur, le sacrifice de mon temps, le moindre nombre d'heures consacré à l'écriture, (on m'arrache cette thérapie, s'il y a une part thérapeutique dans l'écriture, ce qui paraît évident, et les effets déstabilisants se font sentir). Il me faut même avoir un visage exempt de toute tristesse; car de l'attitude de l'un dépend l'état de l'autre. C'est là le suprême degré de l'initiation, qui confine à l'impossible. Celle qui m'avait initié au bonheur et à la joie, m'initie à présent à l'épreuve par excellence, celle de la souffrance par le renoncement, où *nonnulli perierunt*.

Même dans la mort - si je lui survis - elle continuera de m'initier. Ne sachant plus rien de mon existence en ayant tout oublié de moi devenu plus rien pour elle, elle m'enseignera ce que je suis réellement, m'y rappellera : rien ; continuant ainsi par-delà la mort même d'être l'*Initiatrice*.



**É**crivain érudit et poète talentueux, Jean Biès est l'auteur d'une œuvre abondante où se côtoient carnets de voyage, essais philosophiques, traités savants, récits de rencontres, autobiographies et poésies.

Du 1<sup>er</sup> juillet 1950, alors qu'il n'a pas dix-sept ans, au 31 décembre 2007, Jean Biès tient un **Journal intime** où se retrouve condensé l'essentiel de son œuvre et de sa quête personnelle. Parsemé de rencontres improbables, de notes de voyage et de lecture, de réflexions morales et esthétiques, d'événements heureux ou malheureux, de références à son métier de professeur de lettres et à son activité d'écrivain, ce **carnet de bord éminemment poétique et spirituel** est aussi un hommage poignant à celle qui, cinquante ans durant, fut son inspiratrice et initiatrice à la psychologie des profondeurs, sa femme tant aimée dont l'entrée dans la maladie "sans nom" interrompra le cours de ce journal.

Véritable **célébration de la nature** et de la beauté cosmique, inspirées par un perpétuel recours à la **sagesse unanime et intemporelle** et servies par une langue admirable, ces annotations collectées au fil des jours se conjuguent intimement avec l'Histoire décryptée depuis son "esplumoir", son singulier atelier d'écriture enraciné au cœur de son Béarn d'adoption.

Préface de **François CHENET**, indianiste, professeur de philosophie à la Sorbonne.



F 25 € TTC

ISBN 978-2-37241-001-4